

# Entretien avec Edgar Morin

## « La jeunesse a la capacité de prendre des risques »

Edgar Morin est philosophe et sociologue.

Derniers ouvrages parus : *Pour une crisologie* (L'Herne, 2016) ; avec Jean-Philippe Acensi, Alain Caillé

et Alexandre Jardin, *Redignez-vous : du sport citoyen à la citoyenneté active* (Le Bord de l'eau, 2015).

Cet entretien est la retranscription d'une interview réalisée par Céline Calmejane-Gauzins le 15 mars

2016 [vidéo disponible sur [www.reseau-canope.fr](http://www.reseau-canope.fr) – rechercher « L'engagement citoyen chez les jeunes (Forum Rue des écoles) ».

**Céline CALMEJANE-GAUZINS.** Dans une société où les valeurs individuelles et une forme de repli sur soi prévalent, des initiatives solidaires voient cependant le jour et sont souvent initiées par les jeunes. Selon vous, quelle place l'engagement – et, singulièrement, celui des jeunes – peut-il avoir dans notre société ?

**Edgar MORIN.** Le terme d'engagement, je ne l'emploie qu'avec un complément, qui précise ce qui mérite l'engagement. Mon ami Stéphane Hessel a écrit un livre en 2010 intitulé *Indignez-vous!* [cet essai appelle à la réactivation des valeurs et idées défendues par le Conseil national de la Résistance – dont l'engagement politique de la société civile, Ndr]. Selon moi, au-delà de cela, je dirais que l'important est de savoir dans quoi on s'engage. Quant à l'adolescence, ce n'est pas seulement un âge biologique, c'est aussi un âge sociologique. En effet aujourd'hui, on peut dire que l'on est adolescent jusqu'à l'âge de 28 ans, si l'on considère que l'on poursuit ses études et que l'on n'a pas encore fondé un foyer. L'adolescence est un âge « plastique », qui se caractérise à la fois par des aspirations à une vie

“

**L'important est de savoir dans quoi on s'engage**

”

« prosaïsée », propre à la vie d'adulte, et par la révolte contre cette même situation, à la manière des poètes comme Rimbaud... C'est ainsi que l'on peut comprendre ce qu'a été Mai 68 : c'est cette révolte de jeunes, dont un grand nombre d'entre eux étaient issus de familles socialement intégrées, relativement aisées, « bourgeoises » comme on dit, et qui, dans le fond, ressentait la médiocrité de la vie dans cette classe de la société. Ce qui s'est passé ensuite, c'est que des groupuscules trotskistes ou maoïstes sont venus leur dire : « Nous, nous allons réaliser vos aspirations, c'est nous qui vous apportons le communisme, la communauté, c'est nous qui vous apportons la liberté. » Et, bien entendu, la suite a mené à une déception et le mouvement est retombé... Ce sont ces types d'aspirations qui renaissent sans arrêt dans l'histoire, et elles sont peut-être ce qu'il y a de plus fécond dans l'humanité. En France, les mouvements de 1830 et 1848 ont été également surtout portés par des jeunes, et dans la Résistance, nous avions tous entre 20 et 25 ans. Je crois que la jeunesse a cette capacité de prendre ces risques... Je crois aussi qu'aujourd'hui, le vrai problème est lié à la dégradation de toutes les formes connues et

traditionnelles de solidarité, depuis « la grande famille » jusqu'à la solidarité de travail et de quartier... Nous vivons dans une société dominée par l'isolement, l'égoïsme, même si des formes de fuite, de solidarité, de fraternité, de résistance temporaire demeurent. Car tout être humain n'a pas seulement le besoin de se réaliser en soi, mais aussi celui de s'épanouir au sein d'une communauté. Dans ce cadre, tout mouvement qui porte vers la solidarité est salutaire et c'est pour cette raison que je juge que les projets de service civique devraient se réaliser et se généraliser, car ils proposent des expériences concrètes de la solidarité, que l'on peut entreprendre aussi bien dans son pays qu'à l'étranger, où arrivent des malheurs et des souffrances.

Nous sommes aujourd'hui face à un paradoxe : d'un côté, une communauté de destin – car tous les humains doivent affronter les mêmes problèmes – et de l'autre, une tendance à se refermer sur son identité particulière, ethnique, religieuse, etc., en déniaient son appartenance à cette communauté humaine. Ce sentiment d'appartenance à la communauté tout entière fait défaut dans l'éducation, dans les familles, dans les partis politiques, à l'école...

“

**Tout mouvement  
qui porte vers  
la solidarité  
est salutaire**

”

alors qu'il donne du sens à notre vie. Prenez par exemple l'agro-écologie : ceux qui se lancent dans cette aventure quittent une vie urbaine superactive, superficielle, mais ils font aussi quelque chose de positif pour autrui, en proposant des produits plus sains, moins nocifs que ceux de l'agriculture industrialisée. Partout on se mobilise pour des écoquartiers, pour du jardinage urbain, pour toute une série de causes qui remettent en question l'un des caractères propres de notre situation actuelle, c'est-à-dire l'hégémonie du calcul, du profit, de l'anonymat... et tout ce qui échappe au calcul, tout ce qui va dans le sens de l'épanouissement de la vie, de la convivialité, de la solidarité – comme l'économie sociale et solidaire par exemple – est bénéfique. Car on ne peut s'épanouir qu'en servant une cause dont le sens dépasse le seul individu : « On ne peut s'unir que dans ce qui nous dépasse », dit Régis Debray... Je pense que cette idée reste vraie et que c'est à chacun de trouver ce qui lui correspond, selon son affinité, son besoin... Et les possibilités d'action allant dans le sens d'une nouvelle façon de vivre, d'une meilleure qualité de vie, sont innombrables dans notre pays... C'est dans ce sens-là, je le crois, qu'il faut aller.